

Présentation

Christian Collin, né le 26 février 1935 à Aubréville, canton de Clermont-en-Argonne. Ma mère est Jeanne Martin née en 1912 à Condé-en-Barrois, ses parents sont Emile Martin né à Deuxnouds en 1877 et Ernestine Wallesch, née à Seigneulles en 1881. Mes grands-parents se sont mariés en 1900 à Seigneulles et se sont installés dans le village où ils exploitaient une petite ferme, rue de l'Église. Seigneulles était pour moi un paradis, à partir de 1941 et jusqu'en 1949, j'y passais mes grandes vacances, c'était un bonheur. J'arrivais le 15 juillet, le premier jour des vacances et je partais le 30 septembre, la veille de la rentrée. A partir de 1950, je n'avais plus de vacances d'été mais je venais trois à quatre fois par an, à vélo, ensuite à moto, malheureusement grand-père est décédé en 1951. Cinq ans plus tard, grand-mère est venue vivre avec nous à Vraincourt, commune de Clermont-en-Argonne, où elle est décédée en 1957.



Seigneulles

Je sais que je suis venu à Seigneulles alors que j'étais bébé mais naturellement je ne m'en souviens pas. Mes parents venaient à moto, cinq ou six fois par an et j'étais souvent du voyage. En plus des parents de maman, Emile et Ernestine Martin, habitaient également à Seigneulles sa sœur Augusta, mariée à Germain Wallesch, ils avaient deux filles, André et Germaine, Louis Martin son frère, mariée à une demoiselle Maginot et leur fils Marcel, mon arrière-grand-mère, Marie Chanot, née en 1859 à Seigneulles, une grande tante dont je ne connaissais que le prénom, Zoé. Egalement plusieurs cousins dont la famille Bonamy et la famille Nahant. J'ai de nombreux ancêtres originaires de Seigneulles, je communiquerai les noms plus tard, le plus ancien répertorié est Claude Maginot né en 1750.

Vacances à Seigneulles

Le cœur battant, l'âme soupire,
Dans cet endroit où bien longtemps,
J'ai vécu des années sourire,
Dans un perpétuel printemps.

Rien n'a changé, le paysage,
Semble figé depuis toujours,
Je l'aime ce petit village,
Où j'ai passé de si beaux jours.

Je reconnais près de l'église,
La maison de mes grands-parents,
Et le haut mur de pierre grise,
Où j'allais m'abriter des vents.

Je me souviens de la ruelle,
Où nous allions jouer souvent,
Du vieux puits et de sa margelle,
Dont j'avais peur évidemment.

Je galopais dans la descente,
Pour aller chez tante Augusta,
Mais dans cette allure imprudente
Je m'étais avant le bas.

Je passais devant la fontaine,
Juste à côté du menuisier,
Puis j'arrivais chez ma marraine,
J'aimais venir dans son quartier.

L'accueil était très agréable,
Je saluais l'oncle Germain,
Mais avant de passer à table,
J'allais d'abord chercher le pain.

J'allais embrasser l'autre tante,
Dans sa ferme rue de Rumont,
Elle avait une voix chantante,
Qui résonnait dans la maison.

Je passais chez madame Adèle,
Pour acheter quelques bonbons,
Du magasin j'étais fidèle,
Ô que ces souvenirs sont bons.

Mes grands-parents

Emile Martin et Ernestine Wallesch exploitaient une petite ferme rue de l'Eglise, ils ont réduit leur train de culture juste avant la Seconde Guerre mondiale, ne gardant que deux ou trois vaches et un cheval, ne cultivant qu'un petit lopin de terre et des prés, élevant des poules, des lapins et un cochon, de quoi occuper grand-père qui avait dépassé les 60 ans. Pour avoir vécu neuf étés avec eux, j'ai le souvenir d'un couple très uni, jamais vu ni entendu la moindre dispute, ils se partageaient les tâches, grand-mère la maison, grand-père les annexes et l'extérieur.

La guerre

Début 1940, le village d'Aubréville où je vis subit un bombardement, c'est la ligne de chemin de fer qui est visée. Situé plus au nord que Seigneulles, durant la Grande Guerre, le village a reçu un déluge d'obus, tous les habitants avaient été évacués, la famille de mon grand-père paternel s'était installée à Montplone.

Estimant que nous sommes en danger, la voie ferrée passant à proximité, mon père, mobilisé, décide de mettre sa petite famille à l'abri et, en juin, ma mère, ma sœur, mon frère et moi prenons la route de Seigneulles dans la voiture de l'instituteur. Une véritable expédition, le véhicule est poussif et j'ai un mauvais souvenir de ce voyage interminable. Heureusement notre accueil à Seigneulles est chaleureux, mes grands-parents sont heureux de nous recevoir, d'autant plus qu'ils se faisaient du souci pour nous. A cette époque, rares étaient ceux qui avaient le téléphone à la maison et les nouvelles ne venaient que par courrier, avec parfois une semaine de délai.

Découverte

Nous nous installons à Seigneulles sans savoir pour combien de temps. Je n'ai que cinq ans et demi mais j'apprécie non seulement l'accueil de mes grands-parents et des autres membres de la famille, également l'ambiance du village totalement différente de celle d'Aubréville. Les voisins sont sympathiques, la configuration de l'habitat, avec ses maisons accolées et anciennes donne un caractère convivial.

Grand-père me promène dans toutes les rues et me présente aux nombreuses personnes rencontrées :

-C'est le gamin de not'Jeanne.

Je suis étonné d'entendre les gens parler le patois, et pas seulement des anciens, je ne comprends pas tout.

Je découvre les grosses maisons au toit d'ardoises, corps de logis de fermes importantes, les nombreuses cours, les ruelles, les puits, la fontaine et le lavoir, je me sens bien dans cet environnement.

Ma grand-mère

Ma grand-mère Ernestine (Mémère Titine) est super gentille. Douce et affectueuse, je l'adore. Son affection pour moi compense une certaine froideur de ma mère à mon égard qui « couve » son petit dernier. Quand j'arrive à Seigneulles, grand-

mère m'attend sur le pas de la porte et les embrassades n'en finissent pas, pour mon plus grand plaisir. Elle me fait mes desserts et mes plats préférés, ses tartes aux fraises et aux mirabelles sont délicieuses. J'ai le cœur gros quand je la quitte, elle aussi.

Elle est décédée le 27 avril 1957, à l'âge de 76 ans, elle résidait chez nous à Vraincourt à cette époque. J'étais militaire et, à peine un mois plus tard j'embarquais pour l'Algérie. Sa disparition m'a peiné, je pense toujours à elle.



A grand-mère,

Il est un souvenir bien ancré dans mon cœur,
Une femme adorable et pour moi la plus belle,
Durant plusieurs années elle était mon bonheur,
Chaque jour que Dieu fait je pense encore à elle.

Elle veillait sur moi m'appelant son trésor,
Sans cesse m'entourait d'une infinie tendresse,
Souriant de ses yeux elle avait un cœur d'or,
Elle était mon soleil la joie de ma jeunesse.

Sachant anticiper mes plus profonds désirs,
Elle me comprenait et lisait dans mon âme,
Sans rien lui demander exauçait mes plaisirs,
Elle est restée pour moi la plus grande des dames.

Jamais un mot plus haut suffisait d'un regard,
Ainsi je devenais un peu plus raisonnable,
A mon écoute aussi pourtant j'étais bavard,
Sa complaisance était vraiment inépuisable.

Près d'elle j'étais bien je me sentais heureux,
Compensant largement la froideur de ma mère,
Elle me confiait tu es mon amoureux,
Je t'embrasse bien fort ma regrettée grand-mère.

L'école

En attendant les grandes vacances, ma mère m'inscrit à l'école communale de Seigneulles, un lieu qu'elle connaît bien, l'ayant fréquenté dans son enfance. Une école différente de celle que je viens de quitter, les cours sont regroupées dans une classe unique, de 5//6 ans à 14 ans. Entré précocement en scolarité à Aubréville, je sais lire et écrire depuis quelques mois, le maître m'avait mis avec les petits, dès la première leçon de lecture il se rend compte que je peux suivre le cours supérieur et il me déplace.

Je suis un étranger pour mes petits camarades mais, après deux jours d'observation, je suis admis dans leurs jeux à la récréation. Alors que la cour de l'école d'Aubréville est entourée de grands murs, celle de Seigneulles est sans clôture, nous voyons les passants, les attelages, nous ne sommes pas isolés, c'est bien plus agréable.



Mon grand-père

Mon grand-père Emile (pépère Mimile) est, comme ma grand-mère, gentil et affectueux. C'est l'opposé de Paulin, mon autre grand-père, distant et rigide. Durant mes séjours, je suis souvent avec lui, je l'accompagne au jardin, au pré pour aller chercher de l'herbe pour les lapins, aux champs pour la récolte des pommes de terre. Il répond à mes questions, satisfait ma curiosité. Avec lui j'apprends à aimer la nature, les plantes et les animaux. Il est estimé dans le village, toujours de bonne humeur et même un peu farceur. Je parlerai plus loin des farces qu'il m'a faites, je tombais à chaque fois dans le panneau.

Il est décédé en 1951, il avait 73 ans, j'en avais 16, ce fut mon premier grand chagrin.

Il est un homme...

C'était un homme courageux
Comme tous les gens de la terre
C'était un homme merveilleux
Emile Martin mon grand-père

Il avait un regard si doux
Et une excellente mémoire
Il me prenait sur ses genoux
Et me racontait des histoires

Il avait aussi un grand cœur
Aidant les personnes en peine
Près de lui c'était le bonheur
Une tranquillité sereine

De caractère un peu farceur
Je me souviens de ses surprises
Il était jovial et joueur
N'avait jamais les idées grises

Il avait encor un cheval
Mais il avait loué sa ferme
Voulant garder cet animal
Sa vie durant jusqu'à son terme

Sa grosse veste de velours
Ses cheveux gris et sa moustache
Son souvenir dure toujours
Je pense à lui et sans relâche

Mon arrière-grand-mère

Marie Chanot, épouse Wallesch est née en 1859 à Seigneulles, son mari, Jules Wallesch était né en 1854 à Seigneulles, ils se sont mariés à Seigneulles en 1878. C'est une vieille dame solitaire, sa maison, située à côté de la ferme de mes grands-parents est caractéristique de nombreuses habitations lorraines, on entre tout d'abord par une remise, l'appartement est situé au fond. La fenêtre de sa cuisine donne sur une cour dominée par un coteau pentu et ombragée par un énorme noyer. Je ne m'attarde jamais chez elle, elle est peu causante. Ma grand-mère m'explique son attitude :

-La mort de mon frère Maurice dans les premiers jours de la guerre 14 l'a profondément marquée, elle était différente avant ce drame, elle ne s'en remet pas. Une grande photo de son fils est accrochée sur un mur de sa cuisine, elle en parle souvent en effet.

Avant de quitter Seigneulles, je vais lui dire au revoir, elle m'autorise à prendre des noix sur son grenier mais elles datent de plusieurs années, huileuses, immangeables, je les jette dans les orties.

Nouvelle vie

Je me suis vite habitué à mon nouveau cadre de vie, je m'y sens à l'aise, que ce soit à la maison, à l'école ou dehors. Avec ma mère, je vais de la maison de marraine à celle de ma tante en passant par la boulangerie et l'épicerie, maman s'arrête souvent pour bavarder, heureuse de retrouver son village, les personnes qu'elle connaît. Profitant d'une permission, mon père vient nous rendre visite, il nous apprend que les habitants d'Aubrèville ont quitté le village sur ordre des autorités. Nous espérons que ceux de Seigneulles ne bougeront pas.

Les malheurs de la guerre

Avant de venir à Seigneulles, j'avais entendu, lors de conversations entre ma mère et mon grand-père paternel que Louis Pinard, le mari d'Andrée, fille aînée de ma marraine était mort des suites de graves blessures, son char avait été la cible de l'ennemi. C'est évidemment la tristesse dans ma famille de Seigneulles, le mariage était récent et cette disparition au début de la guerre rappelle de mauvais souvenirs à grand-mère, son frère Maurice est décédé dans les premiers jours de la Première Guerre mondiale.

Voici la fiche de Louis Pinard sur le site Mémoire des Hommes

NOM
PINARD

Prénom Louis Joseph
Date de naissance 20-03-1913
Commune de naissance Rumont
Département ou pays de naissance 55 - MEUSE

Unité 28e Btn Chars de Combat
Mention Mort pour la France
Date de décès 19-05-1940
Commune de décès Sermiers
Département ou pays de décès 51 - MARNE
Cause du décès des suites de blessures
Statut militaire
Cote du dossier AC-21P-136139

L'évacuation

C'est en sortant de l'école que j'entends, après des roulements de tambour, l'appariteur annoncer l'ordre d'évacuation. Je cours prévenir grand-père. Lui, qui d'ordinaire est calme se met en colère.

-Ca ne sert à rien de partir, les boches seront sur nos talons.

Seulement il faut obéir et le cheval est attelé à la charrette sur lequel sont chargés, des vêtements, du linge, des couvertures, les souvenirs de famille et quelques petits meubles. Les gens du village font de même, c'est un spectacle surréaliste dans un climat de nervosité légitime, l'exode commence.

L'arrière-grand-mère ne veut pas quitter sa maison, tante Zoé parvient à la décider, mais elle monte dans la charrette en grommelant. Grand-père a aménagé un espace afin de nous installer, ma sœur avait trois ans, mon frère seulement

deux mois. Il fait chaud, les dames et mon petit frère sont abrités sous de grands parapluies noirs.

Le départ

Nous sommes prêts à partir, les deux vaches ont été lâchées dans le pré, les lapins et les poules aussi, grand-père a vérifié si les portes et les volets étaient bien fermés.

- On aura surement de la visite pendant notre absence.

Quelques attelages passent en direction de Vavincourt, d'autres paraît-il sont partis sur Rumont. Grand-père veut éviter la Voie Sacrée, il opte pour Vavincourt.

Je suis assis à l'arrière du chariot, je veux voir Seigneulles le plus longtemps possible, j'ai un pincement au cœur quand disparaissent les dernières habitations. Je n'ai qu'un souhait c'est que nous soyons obligés de faire rapidement demi-tour, grand-père avait cet espoir aussi, ou alors c'était pour nous remonter le moral.

La vieille grand-mère continue à geindre, il faisait tellement frais dans sa maison. Grand-mère et tante Zoé essayent de la raisonner. Et que de dire de mon petit frère que ma mère soit rafraîchir sans cesse, ce voyage forcé va être un chemin de croix pour tout le monde.

L'exode

De longs convois se dirigent vers le sud, dans chaque village traversé, ce sont les mêmes scènes, les habitants chargent leurs chariots de toutes sortes d'objets. Quelques rares voitures surchargées doublent ce triste défilé. La chaleur est accablante et je suis préposé à l'alimentation en eau, je vais remplir des récipients aux fontaines quand nous traversons les villages.

Nous avançons au pas du cheval, nous couchons dans des granges ou des remises. Nous arrivons à Demange-aux-Eaux où les habitants n'ont pas reçu l'ordre de partir, nous n'avons plus rien à manger et les gens nous apportent des victuailles mais surtout du lait pour mon petit frère.

Grand-père est bougon, plusieurs fois il menace de faire demi-tour, mais il se plie aux suppliques des femmes.

Demi-tour

Nous arrivons à Domrémy-la-Pucelle, après environ 80 kilomètres de route, j'avais entendu parler de ce village où est née Jeanne d'Arc. C'est dans un pré, en face de

sa maison natale et non loin de la basilique que nous campons pour une nuit. Nous dormons dans une sorte de remise à foin.

Le lendemain, alors que je cueille des fleurs dans le pré, des explosions retentissent et je vois de la fumée à l'horizon, Neufchâteau est bombardé. Nous reprenons la route, passons sur un pont que des militaires Français sont en train de miner.

Un spectacle de désolation à Neufchâteau, tout un quartier a été bombardé. Des ruines fumantes et nous apprenons qu'il y a eu des victimes. Cette nouvelle me glace les sangs. Cette fois la décision de grand-père de faire demi-tour est acceptée. Le retour est pénible, nous continuons même la nuit, nous arrêtant seulement quelques heures, surtout pour reposer le pauvre cheval. Plus rien à manger, nous trouvons du pain mais il faut enlever la moisissure.

Nous passons à côté d'une gare en pleine nuit, des wagons sont en flammes, une vision d'apocalypse, j'ai peur.

Les troupes françaises sont en déroute, des véhicules filent vers le sud et c'est en arrivant à Vavincourt que nous voyons les premiers Allemands. La vue de ces soldats en uniforme vert m'effraie, grand-père me rassure mais je vois bien que cette présence le chagrine.

Le retour

Quelle joie de revoir les toits de Seigneulles, le cheval, pourtant fatigué, sent l'écurie, il presse le pas.

L'arrière-grand-mère veut descendre la première, pressée de retrouver son logis, je l'accompagne, ça sent le moisi dans sa cuisine, j'ouvre ses volets, c'est la première fois que je la vois sourire, elle est tellement contente qu'elle m'embrasse.

De nombreux habitants sont déjà revenus au village, comme marraine et oncle Germain, ils sont heureux de nous revoir.

Les vaches nous attendaient, il faut récupérer les poules et les lapins qui avaient été lâchés dans la nature, il en manque à l'appel.

-Les renards et les belettes en ont profité.

Je ramasse des œufs dans le pré mais grand-père me conseille de les jeter.

-Beaucoup sont trop vieux, demain nous en mangerons des frais.

C'est l'effervescence dans les rues mais cette fois l'ambiance est bonne, le déchargement des chariots est vite fait. Chacun raconte ce qu'il a vécu, certains ont été mitraillés sur la route, heureusement il n'y a pas eu de victime.

La vie reprend

Nous pensions voir des soldats Allemands comme à Vavincourt, heureusement, il n'y en a pas, l'avantage de ne pas être sur une route nationale.

Le rythme du village reprend, les cultivateurs essayent de rattraper le temps perdu mais il manque des hommes, prisonniers, dont mon oncle Louis Martin. Courageusement, les femmes et les anciens les remplacent, grand-père n'est pas en reste, il passe une grande partie de ses journées à la ferme de la rue de Rumont pour aider ma tante et M. Maginot.

Le cauchemar de l'exode s'estompe rapidement, il n'y a pas de cellules psychologiques pour remettre les idées en place comme c'est le cas maintenant, manger à sa faim et dormir dans un bon lit suffisent à remonter le moral.

Grand-mère, tante Zoé et l'arrière-grand-mère ont repris leurs bonnes habitudes, elles se réunissent à nouveau près du puits avec d'autres vieilles dames du quartier pour coudre, tricoter et bavarder.

* J'ai découvert sur Internet que des soldats Français avaient été faits prisonniers à Seigneulles, ils pensaient probablement être en sécurité.

CLEMENT Rémy, né le 27/06/1919 à Bouillé-Courdault (Vendée) a été affecté à la 4ème compagnie du 123ème régiment d'infanterie du 7/04/40 au 15/06/40, fait prisonnier à SEIGNEULLES (Meuse) le 16/06/40, puis détenu à la caserne Oudinot de BAR LE DUC.

Mes ancêtres

En plus de ma grand-mère et de mon arrière-grand-mère, nombreux sont mes ascendants nés à Seigneulles, Jules Wallesch, mon arrière-grand-père en 1854, Françoise Maginot en 1824, Marie-Anne Degyee en 1804, Etienne Maginot en 1788, Marie Marson en 1766, Nicolas Degyee en 1758, Marie-Anne Minel en 1754 et Claude Maginot en 1750. D'autres sont originaires des villages voisins, entres autres des Macquart et des Brichard de Rosnes.

En notre absence

J'ai parlé d'un soldat Français fait prisonnier à Seigneulles le 16 juin 1940, je viens de retrouver un renseignement qui recoupe cette information, un récit concernant une compagnie de chars. Comme vous pouvez le lire, cette formation a livré

bataille à Aubréville, mon village natal, je me souviens de plusieurs tombes provisoires dans le cimetière, les corps ont été restitués aux familles après la Libération. Etrange coïncidence, c'est sur le territoire de Seigneulles que, pour ce qu'il restait de la compagnie, la guerre s'est probablement terminée.

...Pendant ce temps, le 14 juin, la 2ème compagnie de chars, sous les ordres du Capitaine FRUHINSHOLZ et la 3ème compagnie, commandée par le Lieutenant GEORGES, sont engagées pour former bouchon à AUBREVILLE au Nord de Clermont-en-Argonne. Les deux compagnies trouvent devant elles une violente défense antichar, bien organisée, qui s'oppose à leur progression.

(Sept chars ont été détruits, une dizaine de soldats Français ont été tués dans cette bataille)

Le regroupement du 43ème B.C.C. s'opère dans le Bois de PIERREFITTE ; la 1ère Cie reçoit 4 chars de remplacement et un char indisponible. Le 43ème Bataillon appuie le 14ème G.R.C.A. à ERIZE-la-BRULEE à 7 kilomètres au Sud-ouest de PIERREFITTE. Le bataillon a récupéré à SEIGNEULLES des éléments de la 1ère Compagnie du 67ème B.C.C., sous le commandement du Capitaine LAPICHE, avec 3 chars D 1 qui lui restent ; ils viennent de NETTANCOURT où ils ont retrouvé la camionnette M 40225 armée d'une mitrailleuse Hotchkiss avec comme chef d'équipage le Sergent Roger VINCENT de la 2ème Compagnie et les chasseurs FLECK, CACHALOU, MUNEZ et GUILLEMINOT.

Au revoir Seigneulles

Le retour à Aubréville est prévu, ma mère n'a eu aucune nouvelle de mon père, elle suppose qu'il a été fait prisonnier comme son frère, Louis Martin et d'autres hommes du village.

(Il reste quelques semaines avant la date des grandes vacances, mais il me semble que l'école de Seigneulles n'a pas été rouverte, sinon j'aurais repris les cours, l'instituteur n'était probablement par revenu)

Quelques jours après le retour de l'exode, nous apprenons que mon père a été blessé et qu'il est dans un hôpital de Nancy, ma mère va le voir, il est sauvé, malgré de graves blessures à une jambe et à un bras.

J'aimerais prolonger mon séjour à Seigneulles, au moins jusqu'à la rentrée mais ma mère est inflexible.

-Quand ton père va rentrer à la maison, je veux que tu sois avec nous, sinon il serait déçu, j'espère que tu comprends.

Après quelques jours de repos, nous reprenons la route d'Aubréville, véhiculés par le cousin Bonamy dans sa camionnette qui empeste le cochon, à chaque arrêt, j'ai envie de me sauver de retourner à Seigneulles, mais je ne veux pas faire de peine à ma mère.

Vacances 1941

Malgré la distance relativement réduite entre Aubréville et Seigneulles, environ une quarantaine de kilomètres, je n'ai pas revu mes grands-parents depuis un an, les seuls contacts sont les lettres. Après plusieurs séjours dans un hôpital militaire, mon père est démobilisé, mais il n'a plus sa moto, « réquisitionnée » par l'armée française lors de la débâcle. Nous avons appris que l'arrière-grand-mère était décédée, mais c'était en plein hiver, mes parents n'ont pas fait le déplacement, il n'y avait aucun moyen de transport.

C'est avec joie que j'accueille la décision de mes parents de m'« expédier » à Seigneulles durant les grandes vacances de l'an 1941. J'attends le 15 juillet avec impatience, ma petite valise et moi sommes prêts pour le voyage. Je dois prendre le car à Clermont, mon père me confie au chauffeur, lui faisant des recommandations pour que je descende à Rosnes où grand-père vient me chercher avec sa carriole.

Les grandes vacances

Il était une fois, au temps de mon enfance,
Quand le calendrier était à mi-juillet,
Mon cœur battait plus fort, c'était la délivrance,
Pour aller à Seigneulles ô que oui, j'étais prêt.

Déjà je me voyais arriver au village,
Retrouvant mes aïeux, leur maison, leur douceur,
J'imaginai alors le riant paysage,
Qui s'offrait à mes yeux pour mon plus grand bonheur.

J'étais surexcité, ne tenais plus en place,
J'avais peur de rater le fameux autocar,
D'arriver en retard, c'était une menace,

Je bousculais mon père et hâtai le départ.

Je montais le premier, brûlant la politesse,
Aux autres voyageurs parfois très étonnés,
De voir que j'étais seul, que malgré ma jeunesse,
Je savais me tenir avec autorité.

Le chauffeur installé, c'était le démarrage,
Un instant attendu, le début du congé,
Il me fallait subir les rigueurs du voyage,
Mais au bout du chemin, c'était la liberté.

Voyage

Le voyage en car est long, le véhicule s'arrête dans chaque village, il doit faire des crochets, à Rarécourt, Lavoye et Autrécourt. Enfin, Erize-la-Grande, nous allons bientôt arriver à Rosnes. Je suis fébrile, j'espère que grand-père ne m'a pas oublié...

Il est bien là, devant le café, il scrute l'intérieur du car mais il ne me voit pas. Je descends rapidement et cours vers lui. Il me soulève de terre pour m'embrasser.

-Et ta valise ?

Elle est sur le toit du véhicule, le chauffeur lui passe.

-En route mauvaise troupe !

Il me porte sur le siège de la carriole et hop, c'est parti.

La côte est gravie au pas et, dès que nous sommes en haut, il stoppe le cheval.

-Arrêt pipi.

Ce n'est pas un luxe. Du haut de la côte je distingue Seigneulles, nimbé dans une brume de chaleur, avec ses toits rouges et gris, quel bonheur !

Le vieux cheval se met au trot dans la descente, je suis secoué mais ce n'est pas pour me déplaire, nous serons plus vite arrivés.

L'arrivée

Nous arrivons à Seigneulles, les premières maisons à droite, face à nous, la mairie-école avec sa grosse horloge surmontée d'un clocheton, quel plaisir de revoir ce décor. Nous tournons à droite, passons devant le café Lécaillon, puis à gauche pour

prendre la rue de l'Église dans sa partie étroite. Un peu plus à gauche la ruelle de la boucherie, ensuite, en retrait, la forge, au bout de la rue, j'aperçois le clocher.

-Terminus, tout le monde descend.

Pendant que grand-père dételle le cheval, je cours vers l'entrée où grand-mère me tend les bras.

-Mon Dieu, ce que tu as grandi !

Chaque année, mémère Titine m'accueillait ainsi, de 6 à 14 ans, j'en ai pris des centimètres.

Une limonade fraîche m'attend sur la table, ainsi que des gâteaux « maison » ou une part de tarte.

Je retrouve une odeur particulière dans la maison, mélange de cire et de bois brûlé, une fraîcheur agréable derrière les murs épais.

Comme à son habitude, tante Zoé vient me dire bonjour et me demande des nouvelles de maman.



Les retrouvailles

Le jour de mon arrivée en vacances, et avant le repas de midi, je descends embrasser Marraine et l'oncle Germain.

-Reviens pour midi, j'ai fait une blanquette, tu aimes toujours ?

C'est surtout la sauce que j'aime, comme celle du coq au vin.

Je retrouve avec joie le décor qui va être le mien pendant deux mois et demi, la cour et le puits, en face, la ferme et l'impasse, je salue les voisins et descends la grande ruelle. Je passe devant la maison des cousins Bonamy, je viendrai leur dire bonjour dans l'après-midi, et j'arrive chez Marraine.

J'entre par la remise, mais en cette saison Marraine est dans la cuisine d'été qui donne sur la ruelle, je passe par l'ancienne écurie.

Elle m'attendait aussi, je vais embrasser l'oncle Germain que je sais trouver du côté du jardin et des lapins.

Je ne m'attarde pas, grand-père est à cheval sur les horaires, il se met à table à midi pile, et puis la blanquette ne peut attendre.

Pendant la guerre

Le village est un havre de paix, alors qu'à Aubréville la guerre est tangible en raison d'une présence permanente d'un détachement ennemi et du passage de nombreux convois militaires sur la ligne de chemin de fer, à Seigneulles, la guerre semble bien loin. Les restrictions sont moins ressenties, le village vit presque en autarcie, la viande ne manque pas, les laitages non plus, les légumes encore moins. Seuls les fumeurs sont restreints mais c'est bon pour leur santé. J'aurais aimé séjourner en permanence à Seigneulles, seulement mes parents refusent, ma mère estime que je suis une charge pour ses parents et que les vacances suffisent. Quand arrive le dernier jour, qu'il faut reprendre la route, je suis triste, mes grands-parents aussi.

En haut de la côte, avant de descendre sur Rosnes, je regarde une dernière fois le village, je m'imprègne de cette image et je pense déjà aux prochaines vacances.



Marraine

Ma marraine Augusta tient une place importante dans mes souvenirs, sa gentillesse à mon égard, son affection ne s'oublieront jamais. Elle a environ dix ans de plus que ma mère mais cela ne se remarque pas, elle est enjouée et dynamique. Quand j'arrive à Seigneulles, je ne tarde pas à descendre chez elle. Je suis attendu, elle m'offre un sirop de grenadine et des gâteaux. Chaque jour je vais l'embrasser en allant chercher le pain pour mes grands-parents, je vais également chercher son pain et parfois elle m'envoie à l'épicerie tenue par madame Adèle. Elle me donne la liste des commissions, un porte-monnaie avec de l'argent et j'ai la permission d'acheter des bonbons, malgré ma gourmandise, je n'abuse pas.

Je mange souvent chez elle à midi, dans la cuisine d'été, Germaine, la fille cadette est souvent présente, elle aussi me témoigne beaucoup d'affection.



Oncle Germain

Oncle Germain Wallesch est un homme grand, fort et calme, il a un accent chantant comme la plupart des habitants de Seigneulles. Il a été grièvement blessé à la guerre, il a eu un avant-bras arraché, il porte une prothèse. C'est une sorte de pince qui, quand j'étais gamin me faisait un peu peur. Avec cet accessoire il parvient à effectuer des petits travaux, j'étais étonné de sa dextérité. Je l'accompagne et l'aide au jardin, pour pallier son handicap, il a modifié des outils, il a également aménagé la maison,



Louis Martin

Durant la guerre, oncle Louis Martin est prisonnier en Allemagne, il revient en 1945 et c'est à cette période que je fais sa connaissance. C'est un homme calme, toujours souriant, tout comme son épouse que je connaissais bien avant. Pendant les vacances, je montais à la ferme rue de Rumont une ou deux fois par semaine, j'étais bien accueilli par ma tante et ses parents, monsieur et madame Maginot, eux aussi font partie de mes bons souvenirs. Le couple Martin a vécu de longues années, l'une et l'autre avait dépassé les 90 ans, je crois qu'ils sont décédés à quelques jours d'intervalle.

Ils ont un fils, Marcel, et une fille Irène que j'ai eu le plaisir de revoir il y a quelques années.



Les époux Bonamy

Je n'ai jamais demandé quels sont exactement les liens de parenté entre les époux Bonamy et moi, je sais seulement que madame Bonamy est une cousine. Monsieur Bonamy vend des petits cochons, c'est l'un des rares habitants de Seigneulles à posséder une voiture, une camionnette qui lui sert à transporter les porcelets mais l'habitacle peut accueillir deux ou trois personnes en plus du chauffeur et il fait parfois le « taxi ». C'est avec lui que nous sommes retournés à Aubréville en revenant de l'exode, c'est lui aussi qui a véhiculé Mairaine et l'oncle Louis pour venir à mon mariage, en 1958. Un homme affable et serviable, son épouse était également sympathique, ils avaient une fille, Geneviève qui, je l'ai appris est décédée en 2006, je garde d'excellents souvenirs de ces trois personnes.

Les anciens

Dans les années 40/50, l'espérance de vie est nettement plus courte qu'actuellement, pourtant, à Seigneulles, il y a de nombreux anciens des deux sexes, mais les femmes sont majoritaires, la Grande Guerre a fait des victimes chez les hommes. Ces personnes âgées ont un rôle social important, dans plusieurs familles, les générations vivent sous le même toit. Les femmes s'occupent souvent de la cuisine et soignent les petits animaux, elles viennent en renfort aux périodes de la fenaison et de la moisson, elles gardent les enfants quand les mamans sont dans les champs. Les hommes valides constituent un appoint sérieux dans les fermes, il y a parfois quelques frictions entre le père et le fils mais la raison l'emporte souvent.

Les anciens étaient la mémoire vivante du village, dommage qu'elle n'était qu'orale, ils n'avaient pas les moyens que nous avons à notre disposition.

Le « look de grand-mère

En 1941, grand-mère avait 60 ans, ce qui à cette époque était déjà un âge respectable, elle était vêtue comme les autres femmes de Seigneulles ayant dépassé ce cap, c'est-à-dire d'une grande robe ou jupe descendant à la cheville, de couleur grise ou noire. Le dimanche, pour aller à la messe, la robe était à peine plus courte mais le chapeau était obligatoire pour entrer à l'église. Le soir, « à la fraîche », elle portait un châle sur les épaules, de couleur foncé également.

Pendant plusieurs années, je la connaissais avec un chignon puis, un jour je l'ai surprise décoiffée. C'était réellement une surprise, ses cheveux lui tombaient dans le dos jusqu'à la ceinture, d'autant plus qu'elle venait de les laver. Je comprenais pourquoi elle passait beaucoup de temps à faire sa toilette, durant cette activité, les hommes avaient l'interdiction d'entrer dans la cuisine qui servait également de salle de bain.



Tante Zoé

La tante Zoé habite également rue de l'Eglise. Quand j'arrive à Seigneulles, elle vient aussitôt chez mes grands-parents pour m'embrasser et me demande des nouvelles de ma mère. Elle est souvent avec grand-mère, dehors quand il fait beau, avec d'autres femmes du quartier. Assises en cercle sur la petite place, devant le puits, elles tricotent, cousent et bavardent. Elles portent la coiffe lorraine en toile blanche, la hâlette et cela me surprend, dans mon village d'Aubréville, plus aucune femme porte cette coiffure traditionnelle.

Dans les autres quartiers, se tiennent également ces réunions conviviales, une présence qui génère une animation dans le village car les nombreux passants s'arrêtent et discutent aussi, des discussions qui sont souvent ponctuées par des éclats de rire, surtout quand les hommes s'en mêlent.

Les commerçants

Malgré sa modestie, le village compte plusieurs commerçants, tout d'abord la boulangerie Ladruze, la boutique se trouve au bout de la rue située en face de chez

marraine. Pendant la guerre, son pain est meilleur et plus blanc que celle d'Aubréville, il y a moins de son. C'est un rendez-vous incontournable pour les habitants et, au hasard des rencontres, les discussions vont bon train, elles se prolongent devant la boutique. Il y a également un boucher, (Talfournier) son magasin est situé dans une ruelle donnant rue de l'Eglise. Deux cafés, l'un près de la mairie (Lécaillon), l'autre, le café Maurer, fait l'angle de la rue de la Fontaine, au pied de la côte. Et puis surtout l'épicerie de madame Adèle dont je parlerais plus longuement. Ces commerces contribuent à l'animation des rues, la majeure partie des clients se déplace surtout à pied, rarement à vélo pendant la guerre, en raison de la pénurie des pneus.

La ferme de grand-père

La ferme de mes grands-parents est modeste, le bâtiment est accolé au logement. Il comprend une grange où se rangent le foin et la paille, au bout une étable avec deux vaches, la baraque du cochon, les clapiers et le poulailler. Sur le côté, l'écurie où ne séjourne plus qu'un cheval, je crois me souvenir qu'il s'appelle Gamin. Grand-père tient beaucoup à ce cheval, il fait presque partie de la famille, il lui parle, le soigne et l'étrille. Presque chaque jour il l'attelle au tombereau pour aller chercher de l'herbe pour les lapins. Quand je viens en vacances, il l'attèle à la carriole pour venir me « cueillir » au car, à Rosnes.

La maison de Marraine

La maison de Marraine et de l'oncle Germain est une ancienne ferme. L'entrée principale donne sur le carrefour, elle s'ouvre sur une remise. Dans cette remise à gauche, un escalier et une porte desservent la cuisine d'hiver. C'est une pièce borgne, éclairée seulement par une petite fenêtre sur le toit, un avantage quand il fait froid mais je n'aime pas tellement cette pièce, je m'y sens confiné, les chambres sont à côté. De la remise on passe par une ancienne étable-écurie et, au bout à gauche se trouve la cuisine d'été. Elle est fraîche et plus agréable que l'autre, sa fenêtre donne sur une ruelle. A l'arrière, le clapier, le poulailler et le jardin. Les portes de communication ont une particularité, elles n'ont pas de poignée et s'ouvrent en les poussant, munies d'un contrepoids, elles se referment seules. Un aménagement réalisé par l'oncle Germain pour lui faciliter la tâche, étant donné qu'il n'a qu'une main valide.

C'est un jeu pour moi d'ouvrir ces portes automatiques et de les faire claquer, ce qui n'est pas toujours du goût de l'oncle, et il a raison.

Les puits

Pour moi, les puits sont une curiosité, il n'y a aucun puits à Aubréville, seulement des abreuvoirs et des bornes. A Seigneulles, on en dénombre plusieurs, situés dans différents quartiers. Je connais surtout celui qui se trouve devant la ferme de mes grands-parents. Quand j'avais 6/7 ans, grand-père me recommandait de ne pas m'en approcher.

-Une vilaine sorcière vit au fond, si tu te penches elle pourrait te tirer par les cheveux.

Je l'évite, passe au large, sans vraiment croire aux histoires de sorcières, j'ai tout de même la crainte de tomber dans cet énorme trou mystérieux.

Plus tard, j'ose me pencher au-dessus, je vois mon visage se refléter dans l'eau. Quand je suis assez grand et fort, je vais puiser des seaux dans ce puits. Il faut freiner pour la descente mais, pour remonter, ce n'est pas si facile et il arrive que je lâche la manivelle. Grand-père s'en amuse puis vient à mon secours.

Je connais aussi le puits situé en face de chez Mairaine Augusta, le niveau de l'eau est nettement moins profond.

La sorcière du puits

Il est une sorcière,
Au fond du puits devant,
On peut voir sa crinière,
Flotter en se penchant.

Elle a des yeux de braise,
Et un grand nez crochu,
Dans l'eau elle est à l'aise,
Sur son balai branchu.

Le soir au crépuscule,
Quand revient le hibou,
Que la chouette hulule,

Elle sort de son trou.

Et près du cimetière,
En dansant le sabbat,
On voit cette mégère,
Avec un vilain rat.

Quand pointe la lumière,
Là-bas à l'horizon,
La méchante sorcière,
Retourne en sa maison.

Les artisans

Outre les commerçants, il y a quelques artisans à Seigneulles. Je me souviens en particulier d'un menuisier-charron, son atelier est installé près de la fontaine, je passe souvent devant chez lui et je m'arrête pour le regarder travailler. Il fabrique des meubles mais aussi des cercueils, quand c'est le cas, je ne m'attarde pas. Je crois me souvenir qu'il y avait un autre menuisier-charpentier dans le village, avec qui nous avions des liens de parenté (M. Nahant). Il y a aussi un ferblantier, il a un dépôt situé en face de l'église, la dernière maison à gauche en sortant (M. Blanchard ?), il fabrique et répare des chenaux, travaille la tôle, il fait également de la plomberie il me semble. Naturellement, un personnage important pour les cultivateurs, c'est le maréchal-ferrant (le marchaux). Sa forge se trouve rue de l'Eglise, je vais le voir travailler, surtout quand il ferre un cheval mais j'ai toujours peur quand il cloue le fer qu'il ne blesse l'animal.

Le magasin d'Adèle

Parmi les commerces de Seigneulles, mon préféré est évidemment l'épicerie de madame Adèle. La porte, munie d'un carillon qui annonce l'entrée d'un client, s'ouvre sur un escalier, le magasin est en contrebas et relativement obscur, éclairé par une petite fenêtre à hauteur de la rue.

Une odeur particulière flotte dans cet endroit, celle des épices se mélange à celle des légumes vendus en sac. Je fais souvent les courses pour Grand-mère et Marraine, comme récompense, j'ai la permission d'acheter des bonbons. Madame

Adèle, en rajoute souvent. C'est une dame « sans âge », elle est dans son élément, elle ne doit pas faire de gros bénéfices mais c'est sa vie.

Il faut parfois attendre, les clients et surtout les clientes bavardent, pour me passer le temps, je « touille » dans les sacs de pois, de lentilles et de haricots, la patronne me laisse faire.

Les moutons

Comme à Aubréville, les vaches et les chevaux font partie du décor du village, les troupeaux de bovins et les attelages circulent régulièrement dans les rues. Une particularité à Seigneulles, il y a également des moutons et ils sont nombreux. La bergerie se trouve non loin de chez marraine, chaque jour le berger et ses chiens conduisent le troupeau vers la pâture, c'est un défilé compact de moutons bêlants qui envahit la chaussée, semant des crottes sur son passage, moins gluantes et moins « odorantes » que les bouses de vache. Il me semble qu'en plus de ses bêtes, le berger s'occupe aussi de moutons appartenant à d'autres éleveurs, ils ont des marques sur leur dos laineux.

Il me semble aussi qu'il y avait une autre bergerie dans la descente (grande ruelle), à gauche, le berger communal passait prendre les moutons ?

Je ne manquais jamais le passage du troupeau, je l'accompagnais souvent jusque l'ancienne route des Marats, cela faisait partie de mes plaisirs quotidiens.

Hébergement des soldats

Une particularité de Seigneulles m'avait interpellé quand j'étais gamin, il s'agissait des inscriptions visibles sur chaque façade des maisons : Hommes :12 , chevaux : 10... ou autres. Grand-père m'avait expliqué que ces inscriptions concernaient l'hébergement des militaires Français durant la bataille de Verdun. En faisant des recherches sur Internet, j'ai découvert de nombreux récits de Poilus qui évoquent leur passage à Seigneulles, c'était une étape vers le front et peut-être aussi un lieu de repos.

Un de ces témoignages, il concerne le 149^{ème} régiment d'infanterie.

Le soir, nous débarquons à Saint-Eulien à 8 kilomètres de Saint-Dizier. Trois jours de suite, nous marchons. Mais dès maintenant nous devinons où nous allons. Du 1^{er} au 5 mars, nous demeurons à Seigneulles. Le 5 mars au matin, nous embarquons en camions automobiles. Nous traversons Souilly (siège du G.Q.G.)

et à 13 h 00, nous débarquons à Regret tout près de Verdun. La canonnade est terrible.

Un autre témoignage d'un officier du 28^{ème} régiment d'infanterie.

14	janvier	1917
Régiment		relevé.
Défilé à Seigneulles.		

Et un troisième (il y en a d'autres encore)

Le 3^e Bataillon et la 1^{re} Compagnie sont embarqués à Glorieux à ... heures, en automobile. Débarquement à Seigneulles à 12 heures. Installation au cantonnement terminée à 13 heures.
Les 2^e, 3^e et CM1 quittent Eryze-la-Brûlée à 13h30. Arrivée à Seigneulles vers 14h30.

Le logement

Le logement des mes grands-parents est un ancien café, un fronton de pierre orne la porte d'entrée qui donne dans un sas s'ouvrant sur la cuisine. Cette cuisine est relativement vaste, une grande table en bois massif au milieu, à gauche un vaisselier supportant de jolies assiettes, au fond, une immense cheminée avec un chaudron accroché à une crémaillère et des chenets à tête de lion, au fond de la cheminée, une taque en fonte.

A droite en entrant, un évier en grès, surmonté d'une pompe en cuivre, puis une cuisinière sur laquelle est posée en permanence une bouilloire.

En été, la pompe est en sommeil, le puits de la maison n'est pas alimenté en eau, il faut aller la puiser dans le puits communal située en face de la ferme.

L'unique chambre est encore plus grande, c'est l'ancienne salle du café, plusieurs lits sont disposés le long d'un mur, de l'autre côté plusieurs armoires lorraines en chêne massif. J'en ai une chez moi ainsi qu'un buffet venant de ma mère, des meubles que je garde précieusement.

Sur l'arrière, une pièce peu éclairée sert de cellier qui accède à une petite cave, c'est un endroit que j'évite de fréquenter entre 5 et 10 ans, plus tard je n'ai plus peur.

La cheminée

La cheminée ouverte est présente dans chaque maison de Seigneulles ou presque, c'est un endroit important pour la famille. Elle est imposante, munie d'une

crémaillère sur laquelle est suspendu un chaudron, plus ou moins gros. Les chenets sont lourds, leur tête est souvent celle d'une femme ou d'un animal comme le lion. Dans le fond se trouve une taque en fonte, décorée de motifs divers. En été, la cheminée est éteinte, sauf dans certains foyers où le lait du petit déjeuner est chauffé au bois comme c'était le cas chez mes grands-parents. Je pense que c'était un plaisir pour grand-père d'allumer le feu chaque matin.

-C'est pour chasser l'humidité, affirmait-il !

Le soir en hiver, les membres de la famille se réunissent autour du foyer, les femmes cousent ou tricotent, les hommes fument leur pipe ou leur cigarette, allumée par une braise prise à la pincette, le tabac a un meilleur goût.

On ne brûle pas n'importe quel bois dans la cheminée, on évite le résineux qui fait des étincelles sautant partout, risquant de brûler les vêtements. Des bûches entières sont placées sur les chenets, il est utile de les déplacer au fur et à mesure qu'elles brûlent. Cette tâche est réservée à l'homme de la maison, lui seul « sait » comment il faut faire sans risquer l'accident !

Plusieurs accessoires sont nécessaires, en plus de la pincette, il y a un tison, un soufflet, un balai et une pelle pour enlever les cendres.

Les cendres sont jetées sur le tas de fumier.

Souvent les saucisses et les jambons sont suspendus dans la cheminée.

Gamin, j'aimais me mettre en dessous pour regarder le morceau de ciel visible ou sentir les quelques gouttes quand il pleuvait.

Quand arrivait le soir, la fin de la journée,
Enfant, je me plaisais devant la cheminée,
Grand-mère tricotait et grand-père lisait,
Avec le feu de bois combien je m'amusais !

Dans la grande cuisine, assis sur les tommettes,
J'étais roi du soufflet, le seigneur des pincettes,
Surveillant sans arrêt l'alimentation,
Des deux chenets en fer à tête de lion.

Remettant les tisons en solide édifice,
Ils me remerciaient d'un beau feu d'artifice,
Le brasier me brûlait le visage et les yeux,

Il était pétillant, chantant d'un air joyeux.

Je mettais une bûche et réglais l'allure,
Alternant le sapin et une essence dure,
Grand-père m'épiait, grand-mère souriait ;
Quand un bois s'écroulait, aux éclats je riais.

J'actionnais le soufflet pour attiser la braise,
Le feu réactivé se muait en fournaise,
Mon aïeul me lançait un œil réprobateur,
Grand-mère s'exprimait d'un doigt accusateur.

Les flammes s'agitaient, image grimacière,
Il me semblait y voir une affreuse sorcière
Se tordant de douleur au centre d'un bûcher...
Il est tard mon garçon, c'est l'heure du coucher !

L'horloge

Parmi les meubles de la cuisine, l'horloge lorraine tient une grande place, déjà par sa taille car elle s'apparente à la comtoise. Le cadran comporte des chiffres romains, le balancier est visible par une fenêtre vitrée. Une grande place aussi car, le soir, dans le silence, son tic-tac résonne et rythme la vie et puis, chaque heure est carillonnée, certaines sonnent même les quarts d'heure. Le système d'horlogerie fonctionne à l'aide de poids, le chef de famille sait combien de temps son horloge peut tenir et il n'oublie pas de la remonter, c'est un rituel immuable.

Grand-père ne veut absolument pas que je touche au balancier quand elle est ouverte et il me semble même qu'elle était fermée à clé afin que je ne sois pas tenté. L'heure n'est pas toujours exacte, un réglage s'opère en déplaçant le balancier vers le haut ou vers le bas.

J'entends le mouvement du balancier depuis de mon lit, la porte de la cuisine reste toujours ouverte et c'est une excellente berceuse.

Je ne sais plus qui avait offert un carillon à mes grands-parents, beaucoup plus petit et à fixer au mur, il n'a pas été longtemps en service, ils étaient trop attachés à leur vieille horloge.

Le mobilier

L'habitat de Seigneulles est relativement ancien et la dimension des pièces, principalement dans les fermes, est plus importante qu'à Aubréville où les maisons datent de l'entre deux guerres, le village ayant été détruit à 90%.

Le mobilier est également ancien et il est en rapport avec la dimension des pièces. Une longue table en bois massif dans la cuisine, avec parfois un banc de chaque côté, une cuisinière imposante, des buffets bas où se range la vaisselle, une huche à pain, un évier en pierre souvent placé sous la fenêtre et une grande horloge. Cette disposition date du temps où les fermes employaient un personnel nombreux, permanent et occasionnel.

Dans les chambres les lits sont hauts, recouverts d'un édredon, les armoires en chêne sont énormes, elles renferment des piles de draps et des vêtements dont des « vieilleries » qui ne servent plus mais qui sont conservées car ce sont des souvenirs de famille. Les tables de nuit sont indispensables d'autant plus qu'elles contiennent le fameux vase de nuit appelé plutôt « pot de chambre ». Dans quelques rares logis on trouve une coiffeuse avec une glace, parfois même un secrétaire et une bibliothèque.

La cuisinière

Malgré la cheminée et le feu à l'âtre, la cuisinière est indispensable. Celle de mes grands-parents est massive, elle se charge sur le dessus, en enlevant plusieurs éléments, un rond central et des cercles. Sur le côté, une grille permet de voir le feu et surtout de l'attiser. Chaque matin, le cendrier est vidé sur le tas de fumier. Posée en permanence, chante une bouilloire contenant de l'eau pour le café et pour se laver les mains, de temps en temps la bassine pour la toilette ou la lessiveuse. Le bois utilisé est choisi, bien sec et souvent refendu.

Quand je suis en vacances, l'approvisionnement en bûches fait partie de mes tâches quotidiennes, je remplis un panier d'osier que je vide dans la caisse à bois, ou plutôt que je range car grand-mère exige un rangement parfait. Pour la cheminée, c'est grand-père qui s'en charge, les bûches sont plus longues et plus grosses.

Les jeux

Pour les enfants, les loisirs ne manquent pas à Seigneulles, il faut dire que nous ne sommes pas exigeants. Le village et la nature environnante offrent de nombreux terrains de jeux. La cachette est l'un des jeux le plus souvent pratiqué. Dans le quartier de mes grands-parents, une impasse est propice, les granges et les remises, quelques logements inhabités, autant d'endroits où l'on peut se dissimuler, d'autant plus que les propriétaires sont hospitaliers.

On peut jouer dans les rues sans risque, les rares voitures s'entendent de loin, souvent celle du docteur ou du vétérinaire. Les filles jouent à la corde et à la marelle, les garçons viennent les déranger et il y a parfois des frictions.

Les prés et les espaces « verts » sont bien fréquentés, ainsi que les vergers au moment des mirabelles et des pommes, les jeunes de Seigneulles ne s'ennuient jamais et ils profitent au mieux de leur temps libre car ils sont souvent sollicités par les parents pour effectuer des travaux divers. (J'en parlerai plus tard)

Bar

Pendant mes vacances à Seigneulles, je vais au moins une fois à Bar-le-Duc, accompagnant Mairaine. C'est M. Bonamy qui nous transporte dans sa camionnette et cette sortie, programmée longtemps à l'avance, est attendue avec impatience.

Mairaine a une liste de commissions pour elle mais aussi pour mes grands-parents, des vêtements et des objets qu'on ne trouve pas chez madame Adèle.

Le voyage me paraît long à aller, plus court au retour et j'ai beaucoup de choses à raconter à mes grands-parents. A Seigneulles, on ne disait jamais Bar-le-Duc, mais seulement Bar. C'était pour moi l'équivalent de Verdun où j'allais plus souvent mais j'avais une nette préférence pour le chef-lieu du département que je trouvais plus agréable. Je me souviens du boulevard de La Rochelle, avec ses nombreuses boutiques et surtout d'excellentes pâtisseries dégustées sur place.

Le dimanche

Le dimanche c'est un jour de repos et il est respecté, personne ne travaille, pas même les cultivateurs, sauf cas exceptionnel, une récolte à rentrer avant la pluie. Et puis il y a tout de même les travaux quotidiens à accomplir, la traite des vaches et le nettoyage de l'étable et de l'écurie.

Aucun attelage dans le village, c'est un grand calme, rompu par une sonnerie de cloches qui appelle les paroissiens à la messe. (Il me semble qu'il y avait une messe chaque dimanche dans les années 40, ou du moins un office).

Les ouailles passent devant la maison et beaucoup s'arrêtent au retour pour bavarder avec grand-père, les hommes vont faire un tour dans les cafés pendant que les femmes préparent le repas de midi, un repas un peu plus « riche » qu'en semaine.

L'après-midi les hommes retournent dans les cafés pour jouer aux cartes, les jeunes se promènent à pied dans les rues et sur les routes d'accès au village, la « voie » de Rosnes est la plus fréquentée.

La respiration du village

Souvent, après le repas de midi, pendant que grand-père dort sur sa chaise et que grand-mère lit ou tricote sur son petit fauteuil, je sors du village, je vais me promener au-dessus du cimetière et je m'assois sous un arbre.

Le village est calme, en plein été, c'est l'heure de la sieste, mais quelques bruits familiers montent du vallon, c'est l'aboiement d'un chien, repris en écho par un autre, le meuglement d'une vache, le chant d'un coq, le caquètement des poules et le bêlement des moutons. Ponctuellement aussi le tintement agréable du clocheton de la mairie-école. C'est, plus proche, le bourdonnement des mouches et des abeilles, le chant d'un oiseau.

J'apprécie ce moment, Seigneulles respire à mes pieds, les toits rouges dansent dans la brume de chaleur, je suis heureux, je voudrais que le temps s'arrête.

Les expressions

Les anciens de Seigneulles parlent le patois entre eux, j'essaye de comprendre mais je ne saisis pas tout. Les habitants emploient aussi des mots et des expressions que je n'ai pas l'habitude d'entendre à Aubréville. Par exemple le mot voie pour désigner la route, la voie de Rosnes, la voie de Rumont... Je deviens mon fieu, not' gamin ou not' piot, maintenant ce dit « asteur » (à cette heure)...

A mon retour à Aubréville, il m'arrive d'employer des mots du patois Barrois, cela amuse ma mère mais les copains se moquent de moi.

Curieusement, j'ai découvert dans le glossaire de l'ancien patois d'Ottange, édité en 1998, des mots et des expressions entendus à Seigneulles et, en effet, cette

commune pourtant en Moselle et frontalière avec le Luxembourg dépendait du Barrois, contrairement aux communes limitrophes plutôt germaniques.

Les girouettes

Une particularité de Seigneulles, ce sont ses girouettes en fer. De nombreuses maisons possèdent cet ornement au faite du toit et je les trouve magnifiques. D'autant plus qu'elles sont différentes, elles représentent différents corps de métier, je crois me souvenir qu'il y a, entre autres, un laboureur avec son attelage. Je ne me lasse pas de les regarder, certaines ne bougent plus, rouillées par les ans mais d'autres indiquent encore la direction du vent.

La beauté de cet accessoire confirme combien nos anciens avaient des goûts artistiques, de nombreux objets utiles étaient décorés, personnalisés, ils savaient joindre l'agréable à l'utile.

Les haricots

Parmi les petits travaux que j'effectue pendant les vacances, il y a la cueillette des haricots secs, les haricots verts sont déjà mis en bouteilles quand j'arrive le 15 juillet, sauf quelques années tardives. Grand-père déterre les tiges et les pose sur le sol, je dois enlever les feuilles restantes et faire des petits paquets que mon aïeul lie ensuite. La récolte est chargée dans le tombereau, les « grappes » de haricots sont pendues dans une partie de l'étable. Après une période de séchage, on écosse les gousses, une tâche qui n'est pas déplaisante, les grains sont ensuite conservés dans des petits sacs de toile en séparant les variétés.

Les doryphores

Pendant la guerre, les pommes de terre constituent un aliment de base, seulement les plants sont souvent attaqués par les doryphores. Ce ne sont pas les insectes qui causent des dégâts, mais leurs larves. Les œufs sont pondus à l'envers des feuilles et ces grappes jaunes donnent ensuite des larves rouges qui mangent les feuilles. Plus elles sont grosses et plus elles on faim, si bien que les tiges s'étiolent et les plants souffrent.

Je fais la « chasse » aux doryphores dans le jardin de mes grands parents, si possible avant qu'ils pondent. Je les « cueille » et les mets dans une boîte en fer. Quand je reviens à la maison avec mes trophées, grand-père vide la boîte sur le brasier de la cheminée ou dans la cuisinière. « Bon débarras ».



La moisson

Michel Lardenois, que je remercie, m'a envoyé trois photos anciennes, me donnant l'autorisation de les publier. Voici la première représentant une moissonneuse-lieuse des années 40/50. C'était déjà une machine imposante, ancêtre des monstres d'aujourd'hui. Son passage dans les rues était remarqué, l'encombrement et le bruit des roues métalliques. Et encore, l'encombrement était réduit pour faire la route, à l'arrivée au champ, pour moissonner, elle subissait un quart de tour. Les tiges de céréale coupées tombaient sur une toile horizontale, puis entraînées sur une autre toile oblique avant de descendre vers le lieur.

J'aimais regarder le mouvement du lieur. Dès qu'une quantité suffisante de tiges était bloquée contre un taquet, un bras venait lier la gerbe qui, aussitôt faite, était éjectée sur le sol. Les gerbes tombaient toujours à plat, toutes dans la même position et de même grosseur, les femmes et les jeunes les ramassaient pour les mettre en tas. La bobine de ficelle était placée dans un étui. L'engin était tiré par trois ou quatre chevaux, suivant la configuration du terrain. Le siège du conducteur était en fer, percé de trous, le support, en fer également avait, pour amortir un peu les chocs, une certaine élasticité, c'était le même modèle que pour les autres machines.



La carriole

Une autre photo de Michel Lardenois avec la fameuse carriole utilisée comme moyen de transport par les agriculteurs, c'était un vrai cabriolet « décapoté » tiré par un cheval. Un siège en bois, aucun amortisseur, les personnes aux fesses fragiles devaient mettre un coussin et, quand il faisait froid, une bonne couverture sur les jambes.

La carriole servait durant la fenaison et la moisson pour transporter les femmes et les goûters dans les champs, mais aussi pour aller à Bar, chez des parents pas trop éloignés, à l'occasion de communions, de baptêmes et d'enterrements. C'est ce genre de véhicule qu'utilisait mon grand-père pour venir me chercher et me reconduire à Rosnes.

Aucun risque de crevaison, un moteur non polluant à part quelques crottins, pas besoin de permis et pas de PV pour excès de vitesse, même si de temps en temps le cheval se mettait au trot, secouant les passagers.



La hâlette

La troisième photo de Michel Lardenois présente une femme coiffée d'un chapeau de toile, l'un des modèles portés en Lorraine et en Champagne que l'on appelait baignolet ou bavolet.

La hâlette est plus couvrante à l'arrière et comporte des sortes de baleines en bois. J'ai trouvé une description sur Internet.

La hâlette : pièce la plus fonctionnelle de l'ancien costume lorrain. Le fond est constitué par un cercle de tissu froncé sur les bords et sur lequel s'adapte le

bandeau initial. Le tissu peut-être maintenu par des planchettes de bois très léger. Très emboîtant, il protège parfaitement des ardeurs du soleil.

Les dames d'un certain âge portaient cette coiffe en été, pour aller aux champs ou quand elles se réunissaient dehors pour tricoter, coudre et broder, la bordure souple, agitée par le vent, faisait office de ventilateur, la clim n'est pas une invention récente...

Seigneulles (ma filiation)

Je reviens sur mes ancêtres nés à Seigneulles à partir de Nicolas Degyée né le 4 août 1758, marié le 19 janvier 1790 et décédé le 3 février 1825. Ensuite sa fille Marie-Anne née en 1804 se marie avec Etienne Maginot le 13 janvier 1824, ils ont une fille, Françoise, la même année le 2 octobre (Un peu en avance ?). Françoise épouse Charles Chanut le 30 décembre 1849, leur fille Marie est née le 25 mars 1859, il y a 152 ans, c'était la mère de ma grand-mère et je l'ai connue.

L'acte de naissance de Nicolas Degyée ci-dessus en photo, repris ci-dessous.

Nicolas, fils légitime de Nicolas Degyée le Jeune et de Marie Maginot son épouse est né le quatre et baptisé le cinq août mille sept « cens » quarante huit ; il a pour parrain Jean Maginot, fils de Jean Maginot et de Anne Degyée, pour marraine, Françoise Degyée, fille de Jean Degyée qui a déclaré ne pas savoir signer.

Comme vous pouvez le lire, le « petit » Nicolas avait le même prénom que son père et probablement que son grand-père.

Les chariots de gerbes)

En période de moisson, de nombreux chariots tirés par des chevaux circulent dans le village. A vide, ils transportent les moissonneurs et, avec l'accord du conducteur, je monte avec eux, une promenade agréable malgré les cahots, surtout dans les chemins ruraux.

Quand le chargement est terminé, il n'est pas recommandé de monter sur les gerbes, le chariot peut « verser ». Pourtant, quelques fois, en trompant la vigilance du cultivateur, je prends le risque d'escalader la ridelle arrière et de m'installer en haut (à 10/12 ans), c'est excitant, une impression de dominer le « monde ».

Sauf qu'une fois, je n'arrivais plus à redescendre, la ridelle pliait dangereusement, c'est dans la grange que j'ai été délivré de ma position scabreuse, j'ai pris un

sérieux savon mais j'étais déjà puni, pour éviter le linteau de la grange, je m'étais enfoui dans les gerbes et c'était... De l'orge.

Le cimetière)

Dans le cimetière de Seigneulles, les tombes sont fleuries toute l'année, mais sans excès, en particulier celles où reposent les défunts récents, les fleurs sont coupées dans le jardin, marguerites, dahlias, glaïeuls et autres suivant la saison. Elles sont placées dans des vases et, surtout en été, il faut remettre de l'eau afin qu'elles tiennent le plus longtemps possible.

Depuis le décès de mon arrière-grand-mère, sa tombe est fleurie. Quand je vais chercher de l'herbe pour les lapins avec grand-père ou quand nous allons au jardin, je suis désigné pour la corvée d'eau. Ce n'est pas fatigant mais le cimetière n'est pas un endroit que je fréquente avec plaisir, d'autant plus que mon aïeul, toujours prêt à me faire des blagues m'assure que parfois les défunts discutent et que, si la porte d'entrée grince, c'est justement pour prévenir les bavards qu'un vivant vient les déranger. Quand j'avais 5/7 ans, afin qu'ils m'entendent arriver, je manœuvrais plusieurs fois la porte avant d'entrer.

Les vaches et les bœufs)

Si les moutons traversent le village deux fois par jour, en été, les vaches, c'est souvent quatre fois, elles passent les nuits à la belle étoile. Cette mini transhumance anime les rues et surtout laisse des traces visqueuses et malodorantes. Les troupeaux empruntent souvent la rue de l'église pour rejoindre les parcs ou en revenir.

Il y a aussi des attelages de bœufs durant l'occupation, beaucoup de chevaux ont été réquisitionnés, comme les vaches, ils laissent des « souvenirs » de leur passage dans les rues.

Grand-père, soucieux de la propreté de la chaussée et pour éviter que les piétons et les vélos marchent ou roulent sur les bouses, donne un coup de balai devant la maison après le passage des bovidés polluants.

C'est l'un des rares riverains à faire ce nettoyage car, dans d'autres quartiers, les rues sont parsemées de « galettes » et, contrairement au crottin que les volailles viennent picorer ou que des jardiniers ramassent, elles sèchent sur place.

La solidarité

La vie dans le village est réellement communautaire, à part quelques rares antagonismes entre certaines familles, des désaccords ayant souvent des origines lointaines et non déterminées, la solidarité existe.

Durant la guerre en particulier, l'entraide est indispensable, grand-père prête volontiers son cheval quand un fermier est privé de sa jument en raison d'un poulinage, malgré son âge avancé le brave hongre est courageux. Quant un agriculteur est malade, les voisins viennent donner un coup de main à la ferme, également lors d'un poulinage ou d'un vêlage difficile.

Les femmes ne sont pas en reste, quand la sage-femme ou le docteur tardent à venir et qu'un bébé est pressé, elles procèdent à l'accouchement, sachant ce qu'il faut faire. Elles sont également solidaires quand un décès survient.

Les échanges de service sont courants et cela se fait sans tapage, c'est tout naturel.

Les fermes

Les fermes sont nombreuses à Seigneulles, leur importance est variable, ce qui est remarquable, c'est l'importance des corps de logis de certaines, je trouve même que ce sont des petits châteaux. Toutes ces fenêtres, que cachent-elles ? J'imaginai que des fantômes s'y promenaient chaque nuit.

Pendant la guerre, les travaux des champs ne se font qu'avec des chevaux, fin des années 40, début des années 50 apparaissent, comme un partout en Meuse, les premiers tracteurs. C'est une attraction mais ce modernisme va précipiter le déclin des petites exploitations.

Grand-père connaît tous les champs et il sait à qui ils appartiennent, quand on se promène dans la campagne, parfois il rouspète, trouvant qu'un champ est mal cultivé.

-Un sacré laboureur, faut pas demander qui c'est, si son défunt père voyait ça il serait malade.

Ou :

-Regarde un peu tous les chardons, ils ont oublié de sarcler

La communauté

Tout le monde se connaît à Seigneulles, en fait c'est comme une grande famille. La configuration du village, son relatif isolement des communes environnantes et l'origine des habitants ayant presque tous leurs racines sur place, autant de

facteurs favorables à un esprit communautaire. Cet esprit se retrouve lors d'évènements importants, naissance, mariage ou décès.

Le nouveau-né reçoit de nombreuses visites, quelques cadeaux sont apportés, surtout de la layette tricotée. On trouve des ressemblances avec la maman, le papa. Les préparatifs du mariage durent plusieurs jours, les voisines apportent leur aide, elles seront à la cuisine et au service pour le grand jour. Quand les parents manquent de place pour les repas, un voisin prête sa grange.

L'annonce d'un décès se répand comme une traînée de poudre dans les rues du village, avec plus ou moins d'émotion suivant l'âge et la notoriété de la défunte ou du défunt. Avant l'enterrement qui rassemble tous les gens du village à l'église et au cimetière, chaque famille vient au domicile du disparu « jeter de l'eau bénite ».

Le pain

Le pain est l'aliment le plus considéré, il est indispensable à chaque repas, c'est encore souvent le cas actuellement mais sa consommation a baissé. Durant l'occupation, les boulangers éprouvent des difficultés à avoir de la farine de blé, quand ils en ont, elle contient une grande proportion de son, sinon il y a la farine de seigle et même de maïs, ce qui donne des pains indigestes. Le boulanger de Seigneulles s'efforce de satisfaire ses clients et, c'est vrai que son pain est meilleur que celui d'Aubréville.

Les grosses miches sont courantes, la baguette est un luxe. Le pain est placé dans une huche en bois bien fermée pour éviter la visite des souris.

C'est le chef de famille qui coupe le pain et c'est un rituel.

Grand-père sort son couteau de la poche, fait une croix au dos de la miche avant de l'entamer (pourtant ce n'est pas un dévot), il coupe les tranches suivant les besoins. Il n'y a pas de perte, le pain rassis est utilisé en pain perdu.

La météo

Pour connaître les prévisions météorologiques, il n'y a pas de bulletins à la télévision, d'ailleurs il n'y a pas de télévision. Les prévisions à la radio sont assez vagues et les anciens n'y croient pas vraiment, d'autant plus qu'eux-mêmes sont d'excellents météorologues. Grand-père ne se trompe jamais quand il annonce la pluie un ou deux jours à l'avance, il se base sur plusieurs éléments qui vont de la douleur qui se réveille aux cernes de la lune en passant par le comportement des

animaux. Il est capable de dire si l'averse est de courte durée ou au contraire si le temps maussade va persister quelques jours.

Les plus jeunes du quartier lui demande souvent son avis sur le temps qu'il va faire, c'est bien utile pour les travaux des champs. Il n'est pas le seul ancien à être consulté et les informations se recourent.

Le fauchage

Je suis fasciné par la dextérité de grand-père, par son habileté à faucher l'herbe, à 13/14 ans, j'ai essayé de l'imiter sans réussite. Son geste est ample et régulier, l'herbe tendre ne plie pas, elle est fauchée à raz du sol et elle se couche en andains réguliers.

Il m'interdit d'approcher, je dois attendre la fin du fauchage pour ramasser l'herbe et la charger dans le tombereau, elle servira à l'alimentation des lapins.

De temps en temps, il passe la pierre à aiguiser sur le tranchant de cet outil symbolique à plus d'un titre. Une pierre qui se trouve dans un étui fixé à sa ceinture et qui contient un peu d'eau.

D'un geste rapide et sur, il fait glisser la pierre en alternant les côtés, allant d'un bout à l'autre, j'ai toujours peur qu'il se coupe.

Les lapins

Grand-père élève quelques lapins, quand je suis en vacances, c'est moi qui les soigne, une brassée d'herbe fraîche, mais pas trop, un morceau de betterave ou une carotte. Je les connais tous et je leur donne des noms. Je suis triste quand, en raison d'une portée trop importante grand-père doit supprimer les plus faibles, je n'assiste jamais à cette scène.

Connaissant mon attachement aux lapins, grand-mère n'en cuisine jamais quand je suis à Seigneulles, pourtant je mange avec appétit son excellent pâté.

Je ne me rends pas compte qu'il en manque quand je reviens l'année suivante, sauf une fois, je n'ai pas retrouvé Jeannot le Borgne qui était reconnaissable, il avait une tache noire autour d'un œil.

Les jeunes à la ferme

Dans les premières années de mes vacances, je joue avec des petits copains, quelques filles se mêlent à nos jeux. Mais, en avançant dans l'âge, les garçons ne jouent plus dans la journée, ils sont occupés dans les champs ou à la ferme. La

moisson est une activité qui demande beaucoup de main-d'œuvre avec en particulier la mise en tas des gerbes. Il m'arrive d'accompagner l'un jeune copain pour ce travail, ce n'est pas trop fatiguant mais il faut savoir placer les gerbes afin qu'elles tiennent debout.

Après une séance de ramassage de gerbes, j'ai les chevilles griffées par les éteules, malgré les chaussettes. Mais le pire ce sont les chardons et, en rentrant à la maison, j'ai recours à grand-mère qui, avec habileté et une aiguille pointue passée à la flamme, m'extirpe les intrus.

Les restrictions

Durant l'occupation, les habitants de Seigneulles ne souffrent pas trop des restrictions, surtout dans le domaine alimentaire, à part le café et le sucre qui sont rares, souvent remplacés respectivement par de l'orge grillée et de la mélasse. Chaque famille élève un cochon, des poules et des lapins et cultive un jardin. Les cultivateurs ont le lait et la viande, les femmes fabriquent des fromages blancs et de la cancoillotte. Des gens de Bar viennent s'approvisionner en produits de la terre, parfois des échanges se font, les pneus de vélo sont très demandés au village ainsi que d'autres produits et accessoires.

Les fumeurs sont un peu restreints, mais les non-fumeurs échangent leurs tickets de rationnement contre d'autres.

La ficelle de lieuse est de mauvaise qualité, c'est un genre de carton étiré et tressé, elle casse souvent, cela complique le travail des moissonneurs.

Les soirées d'été

Je n'ai connu que des soirs d'été à Seigneulles, ils étaient agréables. Jusqu'à la nuit tombée, les habitants sont dehors, quelques-uns se promènent, la majorité est assise sur des bancs ou des chaises, profitant de la fraîcheur, et les enfants jouent dans les rues. Une animation ponctuée par des rires et des éclats de voix. Quelques anciens racontent des histoires, grand-père en invente et je ne suis pas le seul à l'écouter, mais je suis l'un des rares à le croire.

Quand les femmes rentrent, la soirée est terminée, je dois rentrer aussi et me coucher. Mon aïeul reste un peu plus longtemps sur son banc et parfois je l'entends discuter. Ma curiosité naturelle me fait descendre du lit, je veux voir son interlocuteur.

-Moi, je parle ? Tu rêvais déjà, tu vois il n'y a personne.
Presque chaque fois, je me laisse prendre à son piège, il s'en amuse.

La fontaine

La fontaine tient une grande place dans la vie des habitants, son eau est réputée plus pure que celle des puits, tous les habitants viennent remplir des récipients. Je suis volontaire pour cette « corvée » d'eau, j'aime bien ce lieu situé en contrebas de la rue, il semble hors du temps, je m'y attarde souvent et j'y descends parfois quand je passe devant. Si mes souvenirs sont bons, les chevaux et les vaches venaient s'y abreuver en aval dans une auge?

Les mais

La présence de branches d'arbre sur le toit de certaines maisons de Seigneulles m'étonne. Grand-père m'explique que ce sont les jeunes hommes du village qui les ont placées dans la nuit du 30 avril au 1^{er} mai.

-Chaque maison où il y a une fille à marier, c'est une tradition ancestrale.

L'une de ces branches était plantée sur le toit de la maison de marraine, en l'honneur de ma cousine Germaine.

J'ai su plus tard qu'en général il s'agissait de branches de charme, mais, quand une jeune fille était réputée frivole, les jeunes mettaient une branche de sapin. C'était mal vu par le père qui, dès le matin, s'empressait de l'enlever.

Le 1^{er} mai au matin, les garçons font le tour des maisons « décorées », les parents leur offrent à boire.

J'ai lu sur le blog de Seigneulles que cette tradition perdure, bravo aux acteurs, c'est certainement l'un des derniers villages Meusiens.

Le petit déjeuner

Mon lit est situé dans la même chambre que celui de mes grands-parents, juste à l'entrée de la pièce, près de la porte de la cuisine. Une porte qui n'est que rarement fermée et je n'ai pas besoin de réveille-matin pour me réveiller. Grand-père se lève tôt, il va traire les vaches et prépare le petit déjeuner en faisant chauffer du lait dans lequel il ajoute de la chicorée, la bonne odeur de ce mélange vient me chatouiller les narines, je me lève prestement. Mon bol est prêt, mes tartines de beurre et confiture aussi. C'est un rituel, grand-père s'installe en face de moi, il

sort son couteau et coupe des rondelles de saucisse qu'il nappe de beurre. Le déjeuner se fait en silence, quand grand-mère se lève, son café est prêt aussi. Nous la laissons manger et faire sa toilette, pendant ce temps, nous allons soigner le cheval, les vaches, le cochon, les poules et les lapins.

Les œufs

Dans la matinée, je vais ramasser les œufs, c'est mon travail. Je dérange parfois une poule qui pond, grand-père me gronde.

-Tu dois attendre qu'elle quitte le nid.

Mais je suis tellement pressé de prendre ces œufs encore chauds.

Les premières années, dans ma précipitation, il n'était pas rare que je casse des œufs avant de les apporter à grand-mère, surtout dans l'escalier en pierre menant à la cuisine, il était raide.

-Tu m'as fait une omelette ! Grand-mère me pardonnait mes bêtises.

Saucisses et jambons

Chaque année, comme pratiquement dans chaque foyer du village, grand-père tue un cochon. Nourri en partie avec les restes alimentaires, il est sacrifié au début de l'hiver. Dans le cochon, tout est bon, mais surtout les saucisses et les jambons qui sont conservés et consommés tout au long de l'année. Chez mes grands-parents, ces précieux aliments sont fumés. Les jambons sont pendus dans un local situé derrière la cheminée, quant aux saucisses, une particularité, elles sont mises dans un sac rempli d'avoine, cette façon de les conserver leur donne un goût spécifique agréable.

-Un goût de noisette, affirme grand-père et je veux bien le croire.

Les farces de grand-père

Grand-père aime raconter des histoires, il aime aussi faire des farces, une m'a particulièrement marquée et je l'ai encore en mémoire.

Je suis un petit curieux et, quand je reviens du jardin ou d'une promenade avant midi, j'aime connaître le menu du déjeuner. L'odeur du plat qui mijote sur la cuisinière me donne une indication mais, pour avoir confirmation, je soulève le couvercle de la cocotte.

Une fois, en soulevant un couvercle, une poule vivante s'est échappée du récipient, j'ai eu une sacrée frousse.

Grand-père était heureux d'avoir réussi son coup.

Le jardin

Le jardin potager est indispensable dans les années 40, à plus forte raison durant l'occupation. Chaque foyer a le sien, les agriculteurs cultivent également des champs de pommes de terre. Le jardin de grand-père se trouve derrière la ferme mais pour y accéder, il faut contourner l'église et le cimetière. Il cultive toutes sortes de légumes et nous y allons presque chaque jour. Les derniers jours de mon séjour les pommes de terre sont récoltées et je suis chargé de faire le tri entre celles qui sont réservées à la conservation, celles qui doivent être consommées rapidement car elles ont subi un coup de croc et enfin les petites qui seront cuites pour le cochon.

Les mouches

En été, les mouches sont omniprésentes, particulièrement dans les fermes. Ces insectes volants sont désagréables, ils sont également agaçants et se posent partout dans la maison et sur les visages. A l'extérieur, Grand-mère et tante Zoé utilisent un produit qui dégage une certaine odeur pour les éloigner, je ne sais plus ce que c'était ? Dans la cuisine, le plus efficace, c'est la bande collante qui se suspend au plafond, une vilaine « décoration » mais ce qui compte, c'est que les mouches viennent s'y coller et y mourir. Quand la bande est recouverte de cadavres, elle est détruite dans la cuisinière ou la cheminée. Ces rubans s'achètent chez madame Adèle, ils sont enroulés dans un tube.

Je me souviens qu'une fois, j'ai déroulé l'un de ces rubans avant d'arriver à la maison, j'étais bien embarrassé, en essayant de le remettre dans le tube, mes mains étaient engluées.

L'ancien presbytère

Entre la ferme de mes grands-parents et l'église, se trouve l'ancien presbytère. Cette maison inhabitée est cachée par un mur, ma curiosité naturelle m'inciterait à la voir de plus près, mais ce n'est pas correct, notre éducation nous interdit d'entrer dans une propriété privée sans autorisation. Une année, je découvre ses volets ouverts et j'apprends qu'un jeune garçon fait partie de cette nouvelle famille de Seigneulles. Je lie connaissance avec le petit voisin, ce qui me permet de satisfaire ma curiosité. Je ne suis pas déçu, un escalier accède à une terrasse étroite qui longe

la maison, une habitation basse avec, en face, un beau jardin. Je crois me souvenir qu'il y avait des arbres et une vigne en espalier.
Il me semble qu'aux vacances suivantes, cet ancien presbytère était de nouveau vide.

La jeunesse !

Village ! Ô mon Seigneulles ! Ô ma belle jeunesse !
Je n'ai pas oublié le plaisir, la tendresse,
J'ai gardé en mon cœur autant de souvenirs,
Qu'ils restent le ferment de tous mes devenirs.

Mes séjours en été avaient ma préférence,
Ces séjours attendus avec impatience,
Et du quinze juillet à la fin des congés,
Je vivais pleinement des bonheurs partagés.

Ô que de doux moments je vivais en vacance,
Et que mes grands-parents avaient de tolérance,
J'étais au paradis, à moi la liberté,
J'avais à volonté, de l'affectivité.

Fallait-il avancer aussi vite dans l'âge,
J'aurais voulu des jours qui durent davantage,
Trois ou quatre mois d'août dans le calendrier,
A la place de mars, janvier et février.

Mais le beau temps s'estompe, arrive la vieillesse,
La mémoire épargnée est une vraie richesse,
Il faut la préserver et s'en servir souvent,
Sinon elle s'enfuit au moindre coup de vent.

L'orage

Les enfants, c'est bien connu ont peur des orages, certain adultes aussi. Nous connaissons les consignes, quand l'orage éclate alors que nous sommes dans la

nature, il faut éviter de courir et surtout ne pas s'abriter sous un arbre, grand-père m'a raconté qu'un habitant a été foudroyé alors qu'il tenait sa fourche, les dents en l'air. Nous rentrons parfois trempés jusqu'aux os mais sans mal.

Quand c'est le soir, je vais me coucher et je me cache sous l'édredon.

-Sous la plume, tu ne risques rien.

Une telle affirmation de grand-père me rassure.

Les chiens

Les chiens sont nombreux à Seigneulles, certains sont attachés près de leur niche extérieure, d'autres, assez nombreux, sont en liberté. Chaque ferme possède ou plusieurs chiens, ceux qui sont attachés aboient à chaque passage d'un piéton, d'un vélo et même d'une voiture. Grand-père m'a recommandé de ne pas m'approcher de ces chiens de garde mais parfois, quand ce n'est pas un gros animal, je prends le risque de les caresser, je n'ai jamais été mordu. Ceux qui traînent dans la rue ne sont pas méchants, il arrive que l'un deux m'accompagne dans ma promenade, les personnes rencontrées me demandent si c'est à moi.

Certains courent après les vélos et ils peuvent être dangereux pour les cyclistes en mordant les mollets.

Ma curiosité

J'ai déjà écrit que j'étais un petit curieux, comme dit grand-père, « Tu veux tout savoir et rien payer ». Après plusieurs étés passés au village, je connais pratiquement toutes les personnes de Seigneulles, du moins celles qui sortent, mais il arrive qu'un « étranger » passe devant la maison, à vélo. Je demande à mon aïeul.

-Qui c'est Pépère ?

Généralement il me répond qu'il est comme moi, il l'ignore.

Mais un fois, lors du passage d'une dame qui sortait du village, il a interpellé la cycliste.

-Madame ! Mon petit-fils voudrait savoir qui vous êtes.

Je ne savais plus où me mettre mais gentiment la dame s'est retournée et m'a dit en souriant :

-Je te le dirais lors de mon prochain passage.

La grande cour

Vers la fin des vacances, en septembre, les jours raccourcissent, il m'arrive parfois de m'attarder et de quitter la maison de Mairaine alors que la nuit est déjà tombée. Pour remonter chez mes grands-parents, je passe devant une grande ferme sur la gauche, en face de chez les cousins Bonamy. La cour est vaste et j'ai l'impression que des ombres bougent, des fantômes probablement, à 6/8 ans j'y crois encore. Pour me donner du courage, je siffle, et puis je cours, je suis un peu plus rassuré quand j'arrive en haut de la côte. Il faut dire que les rues ne sont pas éclairées pendant la guerre.

Travaux

J'aime bien voir les ouvriers travailler sur les toits, à réparer une charpente ou une couverture, peut-être un peu d'atavisme car deux de mes aïeux étaient charpentiers. Rares sont les chantiers à Seigneulles mais quand il y en a un en route, je ne le manque pas. Je me souviens en particulier de travaux réalisés à la boulangerie Ladruze, je crois que l'habitation a été rehaussée d'un étage, je ne sais plus en quelle année, ce chantier a duré assez longtemps et je suis resté des heures à regarder les charpentiers-couvreurs, le contremaître me demandait gentiment de me tenir à distance, par sécurité.

(J'ai fait toute ma carrière professionnelle dans le commerce de bois, et j'en ai vu des chantiers !)

La musette.

Quand je vais dans les champs, pour accompagner un copain lors de la moisson, grand-mère me prépare une musette avec un « quatre-heures » et de la boisson. Les musettes sont mises à l'ombre et, à une heure décidée par le patron, les moissonneurs s'assoient sous un arbre. C'est un moment très agréable, je n'ai pas de surprise en déballant le contenu de ma musette, ce sont des tartines de beurre-confiture, avec parfois une barre de chocolat mais c'est une denrée rare pendant la guerre, quant à la boisson c'est de l'eau additionné de sirop de grenadine ou de coco. Au signal, il faut reprendre le travail, cet entracte fait du bien, on repart avec plus de courage.

La fin des vacances

Le temps passait trop vite en vacances, quand l'éphéméride que seul grand-père avait le droit de mettre à jour annonçait le 20 septembre, je devenais anxieux, plus

que dix jours et j'allais reprendre la route d'Aubréville. Ce n'est pas l'école qui me faisait peur, au contraire, mais l'ambiance générale de mon village constamment occupé par les Allemands, où la guerre était tangible. Je voulais m'imprégner de Seigneulles avant de le quitter et je faisais des détours pour chercher le pain, passais devant la mairie, montais vers la voie de Rumont et redescendais par la rue rejoignant la boulangerie. J'allais aussi me promener au-dessus de la ferme Pierre, située plus loin que chez Marraine, je voyais le village sous un angle différent.

La veille du départ

Cette fois l'échéance est arrivée, les vacances sont terminées. J'essaye de me remonter le moral en calculant que dans neuf mois et demi, je serai de retour. Je fais un dernier tour de Seigneulles, m'attarde chez Marraine, puis chez la tante de la rue de Rumont, je passe chez les cousins Bonamy, je vais dire au revoir à quelques voisins, la grand-tante Zoé sera debout lors de mon départ de bon matin. Je prépare ma petite valise, un sachet avec des gâteaux et des pommes. « Pour le voyage », me dit Grand-mère. Je n'oublie pas d'aller dire au revoir aux lapins, le cheval, je lui caresserai le museau à Rosnes avant d'embrasser Grand-père et de monter dans le car.

Le départ

Je dors mal la dernière nuit et c'est avec difficulté que je me lève, je traîne un peu en déjeunant, en faisant ma toilette, et si en prenant du retard, je ratais le car ? Grand-père a déjà attelé le cheval, j'embrasse longuement Grand-père, comme moi, elle a les larmes aux yeux, tante Zoé est là pour me souhaiter un bon retour.

-En route !

Je me retourne jusqu'au moment où je ne vois plus Grand-mère au milieu de la route, un dernier coup d'œil à la mairie-école, à son horloge et à son clocheton, la côte est montée lentement, le cheval n'est pas pressé non plus. Tout en haut, je me retourne avant que disparaissent les toits.

Rosnes, l'attente du car, son arrivée et c'est parti pour le supplice des nombreux arrêts. Grand-père attend que le car démarre, je lui fais un signe de la main...

Seigneulles (le mariage)

Une occasion supplémentaire de venir à Seigneulles se présente avec le mariage de ma cousine Germaine (et germaine). Elle épouse Henri, le frère d'André et mari d'Andrée, sa grande sœur. J'ai douze ans, un costume tout neuf, j'ai même une cavalière. Nous allons en cortège de la mairie à l'église, ensuite de l'église à la maison de l'oncle Germain, les invités sont nombreux. Le repas se déroule dans la grange, quelques guirlandes décorent ce lieu insolite, le repas est copieux et il n'en finit pas.

Ma cavalière est un peu âgée que moi, je la trouve jolie mais, au repas, la demoiselle de la ville se plaint d'avoir un courant d'air dans le dos, elle échange sa place contre celle d'une autre fille. Je suis déçu, ma déception ne dure pas longtemps, la fille déplacée a mon âge, elle est charmante, je n'ai pas perdu au change !

Nous avons fait le voyage en carriole, mon père avait une petite jument demi-sang de race arabe qui a accompli deux fois les quarante kilomètres sans fatigue, au petit trot bien souvent.

(J'ai commencé par un mariage, je termine par un mariage)

FIN